

Antone's Sculpture Garden

Text by Jean-Baptiste Carobolante

Translation by Alexandra Rancier

« Have you ever discovered something truly beautiful and suddenly experienced a profound sense of suffering that comes over you so quickly that you barely recognise it - because this beautiful thing that you are contemplating must be shared with someone who is not there. »

Jacques Abeille, Les Jardins Statuaires

The visitor who looks up, moves forward, rises and enters into Antone's Sculpture Garden is about to experience dreadful solitude. Like the pilgrim, guilty of a belief in a superior universe, or the traveler, tormented by nostalgia's burden, any visitor to this exhibit accepts her complete surrender to the Virtual Dream Center, accepts to enter another reality, one that is deeper, burrowed.

No two people draw a tree in the same way, just as no one here can imagine Eden in its totality, as the perfect garden representing the ultimate destination of one and all. We all have a vision of what joy looks like, but no one can define happiness. To program a sculpture garden, pixel by pixel, seems akin to the obsessive task of rendering the horizon in our

dreams, the most sublime point of view, and the most enrapturing works of art. To program such a garden, not only for one's self, but for a visitor's eternally solitary strolls, is to speak to this attempt to create the ultimate destination. The visitor who crosses Sculpture Garden's threshold must become aware that she is not here to admire works of art and to understand a method, but must be forewarned that she will experience a virtual paradise whose every sculpture is as much a fantasy as its backdrop.

What separates a Maayan Strauss sculpture from the ground that supports it? It's a simple matter of effect, a matter of a medium traced over a virtual form. What happens to a sculpture by Nicholas Steindorf, dripping an undefinable liquid, when it is placed in this dream garden? It lives somewhere in the space between the symbolism of a naked adolescent, and the simple fountain stripped of all matter. Sculptures by Jon Merritt, Austin Lee, and Matthew Bushell aren't made up of the tension of composing substrates, but are shown in their singular forms. They become here something indexical, something that brings us back to a pre-pubescent, primal age, when our hands were still unable to touch and our eyes perceived only gigantic shapes, tenderly leaning over our cribs, whispering nonsensical sounds. A sculpture reduced to a simple effect, an image we can navigate around and that our critical eye can only see as, finally, a foreign object, unconscious, is a dream.

In 1495, Michelangelo sculpted his *Sleeping Cupid* and buried it in his garden to protect it from

ensorship. When he dug it out, it resembled a perfect antique sculpture. Michelangelo sold it as an archeological artifact to the cardinal of San Grigorio, and thus the statue is considered art history's first counterfeit work of art. Though striving to other ends, the process which welcomes us visitors to Antone's Sculpture Garden belongs to the same archaic desire. The life principle that we are about to encounter here belongs to a past that we pursue, without being able to experience it. The trees, grass and rails, the horizon and the works we are about to confront, must be taken as a desire for completion, imperfect in nature, of what we call a garden and what we name sculptures. We finally enter in an enormous archeological dig, in an eternal past that stretches before us. We are about to meet the titans and the primordial sun.

Antone's Sculpture

Garden

Texte par Jean-Baptiste Carobolante

« Ne t'est-il jamais arrivé de découvrir quelque chose de très beau, et, soudain, de souffrir très fort, et si vite que tu t'en aperçois à peine, parce que ce fragment de beauté que tu contemples, tu devrais le partager avec quelqu'un et qu'il n'y a que l'absence ? »

Jacques Abeille, Les Jardins Statuaires

Celui qui lève la tête, avance, s'élève et franchit le seuil du Jardin des Sculptures d'Antone s'apprête à faire l'expérience d'une effroyable solitude. À l'instar du pèlerin coupable de sa croyance en un monde supérieur ou du voyageur tiraillé par le fardeau de la nostalgie qui l'accable, le visiteur de cette exposition accepte de fait son absorption totale au Virtual Dream Center, il accepte d'entrer dans une autre réalité, plus profonde, plus enfouit.

Personne sur Terre ne dessine un arbre de la même façon, personne ici n'est capable d'imaginer dans sa globalité ce que serait l'Eden, le jardin parfait se présentant comme la destination ultime de tout un chacun. Nous avons tous une vision de la joie mais aucune définition du bonheur. Programmer un jardin de sculpture pixel par pixel semble tenir de cette obsédante tâche consistant à mettre en forme

l'horizon de nos rêves, le point de vue le plus sublime et les oeuvres dont la présence nous serait des plus enivrante. Programmer un tel jardin, non uniquement pour soi, mais pour qu'il soit arpenté par un visiteur éternellement solitaire relève de cette tentative consistant à proposer une destination ultime. Celui qui franchit le seuil du Jardin des Sculptures d'Antone doit prendre conscience qu'il ne vient pas uniquement ici pour contempler des oeuvres et pour comprendre des pratiques, mais il doit être prévenu qu'il va expérimenter un paradis virtuel dont chaque sculpture est autant fantasmée que son décors.

Qu'est ce qui sépare la fontaine d'une Maayan Strauss du sol qui l'accueille ? Il ne s'agit que d'effet, il ne s'agit que d'une matière que l'on calque sur une forme virtuelle. Qu'advient-il de la sculpture de Nicholas Steindorff, dégoulinante d'un liquide indéfini, lorsqu'elle est placée dans un jardin rêvé ? Elle se situe quelque part entre la symbolique d'un adolescent nu et la simple fontaine à laquelle on aurait ôté toute matière. Les sculptures de Jon Merritt, d'Austin Lee, de Matthew Bushell ne sont plus ici tension du substrat qui les composent, mais sont renvoyées à leur forme seule. Qu'elles soient conçues spécifiquement pour ce lieu ou virtualisées, elles deviennent quelque chose d'indiciel, quelque chose qui nous renvoie à l'époque primaire, pré-pubère, lorsque nos mains ne pouvaient encore rien toucher et lorsque nos yeux n'apercevaient que des formes gigantesques se penchant tendrement sur notre berceau pour nous chuchoter des sons que nous ne pouvions pas encore comprendre. Une

sculpture qui n'est plus que simple effet, une image autour de laquelle on peut tourner et que notre oeil critique ne peut que contempler seulement comme une chose enfin étrangère, enfin inconsciente. Un rêve.

En 1495, Michel-Ange réalise le Cupidon Dormant puis l'enterre dans son jardin afin de le protéger de la censure. Lorsqu'il le ressort, il ressemble à une parfaite sculpture antique. On la considère comme le premier faux de l'histoire de l'art après que l'artiste florentin l'ait vendu en tant que pièce archéologique au cardinal de San Giorgio. Bien que tendant vers d'autres finalités, le procédé qui nous accueille, nous, visiteur du Jardin des Sculpture d'Antone, semble relever de ce même désir d'archaïsme. L'arché que nous nous apprêtons à côtoyer ici est celle d'un jadis que nous poursuivons tous sans pouvoir l'arpenter. Les arbres, l'herbe et les cimaises, l'horizon et les oeuvres que nous nous apprêtons à rencontrer doivent être pris comme un souhait d'achèvement forcément imparfait de ce que nous appelons jardin et de ce que nous nommons sculptures. Nous entrons, finalement, dans une immense fouille archéologique, dans un passé éternel se situant devant nous. Nous allons rencontrer les titans et le premier soleil.